



Sans oublier

Deux Libyennes

« *La mémoire est une couche de chaux sur les trottoirs du sang.* » Dans son nouveau roman, *La Mer, le matin*, Margaret Mazzantini croise deux mémoires brûlantes qui demandent à ne pas être oubliées. D'abord, celle de Jamila, une jeune Libyenne qui, avec son fils Farid, fuit la guerre et la folie de son pays. Jamila s'embarque sur un bateau rempli de migrants prêts à affronter l'enfer du voyage en Méditerranée pour atteindre le rêve italien. L'autre mémoire est celle d'Angelina qui, en 1970, lorsqu'elle était enfant, a été expulsée de Libye par Kadhafi, comme tous les colons italiens. Depuis, Angelina vit en Sicile comme en exil, arrachée pour toujours à la terre de son enfance, à ses souvenirs, à ses illusions. A travers les voyages – différents mais également traumatisants – de ces deux femmes, Margaret Mazzantini aborde ici les relations complexes entre l'Italie et la Libye. Les deux histoires ne se rencontrent pas, mais elles se reflètent l'une dans l'autre et s'éclairent réciproquement. Et, comme toujours, Mazzantini – qui, dans son roman précédent, avait évoqué avec force le siège de Sarajevo – trouve ici la langue la plus à même de restituer la



souffrance et la douleur des vaincus oubliés sur le bord de l'Histoire. ■

Fabio Gambaro

► **La Mer, le matin**
(*Mare al mattino*),
de Margaret Mazzantini,
traduit de l'italien par
Delphine Gachet, Robert
Laffont, 134 p., 15 €.



27 AOÛT > ROMAN Italie

Un adieu libyen

D'un côté à l'autre de la Méditerranée, en Libye et en Sicile, deux familles conduites à l'exil éprouvent le poids tragique de l'Histoire. C'est le bouleversant nouveau roman de Margaret Mazzantini.

D'un côté, il y a la guerre. De l'autre, un pays en crise. Et au milieu la Méditerranée.

La guerre, c'est celle, civile, qui l'an dernier déchira la Libye. Celle qui confond villes et villages et

champs de bataille, qui tue les pères et jette dans l'exil les mères et leurs enfants. Omar est mort, simple victime de s'être trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Sa femme, Jamila, et son petit garçon, Farid, s'en vont. Ils traversent le désert qui sera pour eux comme un premier océan, et embarquent sur un bateau de fortune, avec la Sicile en guise de ligne d'horizon.

De l'autre côté de la mer donc, c'est l'Italie. Vito, 18 ans, y épuise sa jeunesse, sans cause et sans espoir. Il est né dans le « talon de la Botte », mais sa mère Angelina, avec laquelle il vit, a vu le jour et passé les onze premières années de sa vie dans cette Libye qui fut italienne avant que, en 1970, un trop bel apprenti dictateur du nom de Kadhafi n'en expulse ses ressortissants au nom du panarabisme. Vito apprend ainsi que l'on peut parfois être endeuillé de terres que l'on n'a pas

foulées, de chagrins qui ne furent jamais siens... En attendant, il promène sur les plages son mal de vivre, ramassant çà et là des débris échoués sur le rivage, interdit d'être ailleurs et incapable de se sentir vraiment ici... Margaret Mazzantini dit de son nouveau roman (le quatrième traduit en français), l'histoire de Farid, de Vito et de leur mère, qu'« *il est né de la mer, l'unique, de [leur] "mare nostrum"* ». Cousin direct d'un de ses livres précédents, *Venir au monde* (Laffont, 2010), qui déplaçait son sens inné du tragique vers les montagnes bosniaques, c'est avant tout un conte arabe, dont il a la

puissance d'évocation et la brièveté, c'est-à-dire un chant, une mélodie. Parmi les fées penchées sur l'écriture de Mazzantini, l'effet de sidération qu'elle procure, sans doute y a-t-il le *Le Clézio de Désert*, David Grossman ou Pasolini. A ces noms, l'auteure ajoute ceux des grandes tragédiennes du siècle écoulé, « la » Duras, « la » Morante, Ingeborg Bachmann... Mais la beauté cristalline de *La mer, le matin*, comme ourlé d'inquiétude, est bien la propriété singulière de Margaret Mazzantini. Si celle-ci s'avoue « *amie de la sensation et ennemie résolue de la psychologie* », on ne peut s'empêcher de penser que celle qui fut comédienne (elle forme avec son mari, l'acteur Sergio Castellitto, le couple le plus « trendy » du moment en Italie) avant de s'accepter romancière a gardé de son interprétation d'*Antigone* le sens, et peut-être le goût, du tragique. Ce livre, sur lequel pèsent les ombres de l'angoisse et du mouvement, en est la plus éclatante des démonstrations.

OLIVIER MONY



Margaret Mazzantini

A. MOGGI/ROBERT LAFFONT

Margaret Mazzantini

La mer, le matin

ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR DELPHINE GACHET
TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-221-13139-8
SORTIE : 27 AOÛT



9 782221 131398

UN ÉCRIVAIN UNE RENCONTRE

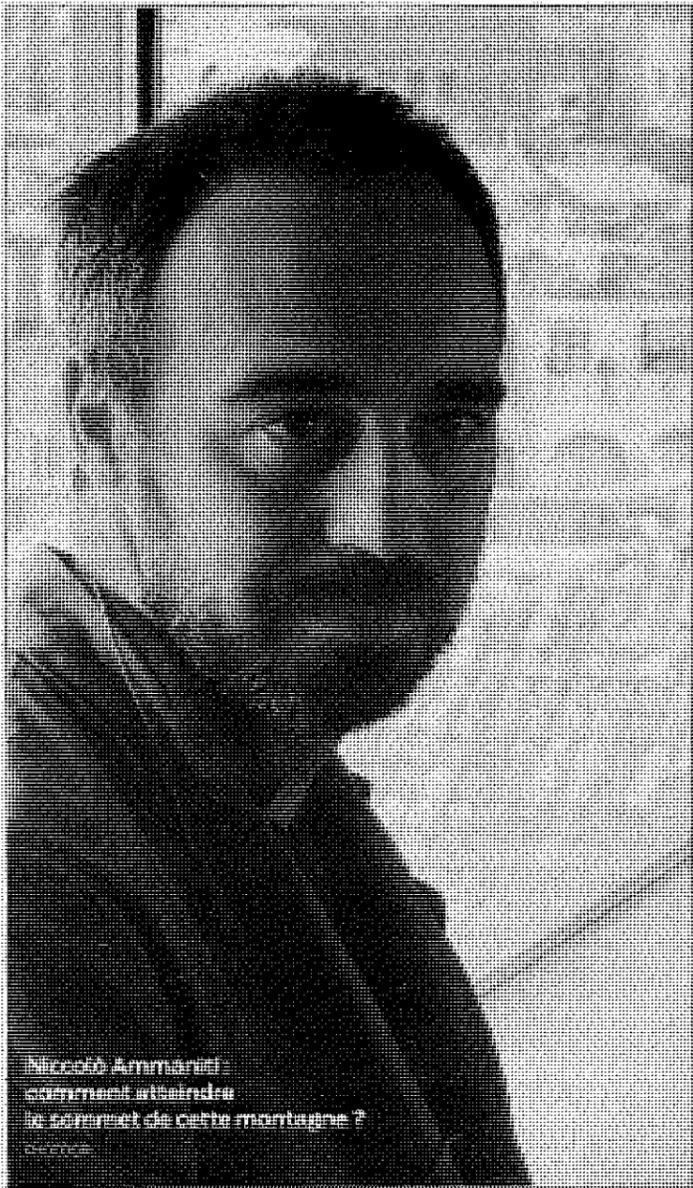
À lire



« **Moi et toi**



« **La Mère, le matin**



Niccolò Ammaniti : comment atteindra-t-il le sommet de cette montagne ?



Margaret Mazzantini : la mère, et peut-être le goût, en montagne.

Les enfants terribles vivent à Rome

Margaret Mazzantini et Niccolò Ammaniti. Ces deux beaux esprits des lettres italiennes publient en France deux courts romans intenses. Rencontres successives avec deux personnages presque opposés

OLIVIER MONY

Ils sont (encore assez) jeunes. Beaux Italiens. Enfants chéris d'un univers d'adultes et de bien-être pour ainsi dire pérorant. À lire. Les deux auteurs ont un refrain commun. « Beautiful people » qui signifie « beaux esprits », ils n'en ont pour ainsi dire que pour les magazines, les émissions, les brochés par l'Histoire, les séminaires. Ça grimace d'adultes sur une pose, chez eux rien plus de la parole d'évangile, dit-il profane et charnel, le cinéma leur fait les yeux de Christ et ils tombent au sol devant. Ils publient tous deux en cette rentrée deux courts romans intenses. Les cinémas d'innocence, et le lyrisme de l'innocence, et la réflexion sur la parole. Aucun des deux ne semble en revanche d'avoir eu 30 ans en d'être parvenu à en sortir, sinon indolent, au moins écrivain. À part ça, qui n'est pas rien, qui est bien d'être tout - ils ont peu en commun. Margaret Mazzantini et Niccolò Ammaniti font plus que de se laisser lire, ils

se laissent aimer. Cela tremble bien, un amour de les aimer beaucoup. Rome, en un défilé d'été languissant. Sur la terrasse de l'hôtel où son éditeur a réuni pour lui un séminaire de journalistes français, l'enfant terrible des lettres transalpines est terriblement fatigué. Niccolò Ammaniti retourne à peine d'une longue tournée de promotion en Espagne. Avant cela, c'était le festival de Cannes, au côté de Bernardo Bertolucci, pour présenter « *Il y a un homme* », adapté par ses soins de son propre roman. Mais, auparavant, il se présente joyeusement à l'exercice de la conférence de presse. Ammaniti se laisse observer et divaguer vers la fontaine de Trevi toute proche, les qualifications des touristes, et même encore vers le refuge toscan qui lui permet d'oublier sa Rome natale et dissipée. La désolation est d'ailleurs le commun dénominateur de son œuvre. Celle des enfants, celle des images. Dans « *Moi et toi* », l'adolescent et adolescent, quelque part au début des années 1980,

un garçon, un adolescent, se réfugie dans une cave. Ses parents le croient aux sports d'hiver le soir du monde a oublié jusqu'à son existence. Une fille qu'il connaît peu, sa sœur, rencontre son gré le nez dans les cheveux se retrouver un monde, une façon de l'habiter et puis tout à la fois, comme fait toujours mal la jeunesse, ça se fait qu'elle tombe. Il suffit d'observer sa dégringolade vers une pose new wave pour comprendre que cet ado, c'est lui, c'est Ammaniti. Il dit : « L'adolescence est une période très longue. Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans. » Chef de file à 21 ans du mouvement Cannibales, coup marketing pour jeunes gens, et en outre, récipiendaire du prix Strega de la critique littéraire italienne. Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans... »

« L'adolescence est une période très longue. Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans... »

« L'adolescence est une période très longue. Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans... »

PHOTOGRAPHIES: G. BIANCHI / G. BIANCHI



Extraction : 23/09/2012 00:00:00
 Catégorie : Actualités Régionales
 Fichier : piwi-6-3-507-20120923-483875963.pdf
 Audience : 320000

Les enfants terribles vivent à Rome

Ces deux beautiful people des lettres italiennes publient en France deux courts romans intenses. Rencontres successives avec deux personnages presque opposés

UN ÉCRIVAIN UNE RENCONTRE Niccolò Ammaniti : comment atteindre le sommet de cette montagne ? PHOTO DR À lire « *Moi et toi* », de Niccolò Ammaniti, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, éd. Robert Laffont, 153 p., 16 ?.

Niccolò Ammaniti : comment atteindre le sommet de cette montagne ? PHOTO DR « *La Mer, le matin* », de Margaret Mazzantini, traduit de l'italien par Delphine Gachet, éd.

Robert Laffont, 135 p., 15 ?.

OLIVIER MONY Niccolò Ammaniti : comment atteindre le sommet de cette montagne ? PHOTO DR Ils sont (encore assez) jeunes.

Beaux.

Italiens.

Enfants chéris d'une ville dite éternelle dont ils se tiennent pourtant prudemment à distance.

Le succès leur fait un refrain entêtant.

« *Beautiful people* » qui feignent de s'ignorer, ils n'en ont pourtant que pour les irréguliers, les oubliés, les broyés par l'Histoire, les solitaires.

Ce qui chez d'autres est une pose, chez eux tient plus de la parole d'évangile, fût-il profane et charnel.

Le cinéma leur fait les yeux de Chimène et ils en ont autant pour lui.

Ils publient tous deux en cette rentrée deux courts romans laconiques, fascinants d'intensité, où le lyrisme de l'une répond à la mélancolie sourde de l'autre.

Aucun des deux ne semble en revenir d'avoir eu 20 ans et d'être parvenu à en sortir, sinon indemne, au moins écrivain.

À part ça - qui n'est pas rien, qui est loin d'être tout - ils ont peu en commun.

Margaret Mazzantini et Niccolò Ammaniti font plus que de se laisser lire, ils se laissent aimer.

Cela tombe bien, on a envie de les aimer beaucoup.

Rome, en un début d'été languissant.

Sur la terrasse de l'hôtel où son éditeur a réuni pour lui un aréopage de journalistes français, l'enfant terrible des lettres transalpines est terriblement

fatigué.

Niccolò Ammaniti rentre à peine d'une longue tournée de promotion en Espagne.

Avant cela, c'était le Festival de Cannes, aux côtés de Bernardo Bertolucci, pour présenter « *Moi et toi* », adapté par ses soins de son propre roman.

Alors, aujourd'hui, s'il se prête gentiment à l'exercice de la conférence de presse, Ammaniti se laisse volontiers divaguer vers la fontaine de Trevi toute proche, les piailleries des touristes, et mieux encore vers le refuge toscan qui lui permet d'oublier sa Rome natale et dissipée.

La dissipation est d'ailleurs le commun dénominateur de son oeuvre.

Celle des enfants, celle des nuages.

Dans « *Moi et toi* », fable noire et adamantine, quelque part au début des années 1980, un garçon, un adolescent, se réfugie dans une cave.

Ses parents le croient aux sports d'hiver, le reste du monde a oublié jusqu'à son existence.

Une fille qu'il connaît peu, sa sour, va contre son gré le rejoindre.

Les deux vont se réinventer un monde, une façon de l'habiter.

Et puis tout ça finira mal, comme finit toujours mal la jeunesse, du seul fait qu'elle finisse.

Niccolò Ammaniti : comment atteindre le sommet de cette montagne ? PHOTO DR Il suffit d'observer sa dégaîne de vieux gosse new wave pour comprendre que cet ado, c'est lui, c'est Ammaniti.

Il dit : « *L'adolescence est une période très longue.*

Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans.

» Chef de file à 25 ans du mouvement Cannibales, coup marketing pour jeunes gens malins et en colère, récipiendaire du prix Strega (le Goncourt italien), traduit dans le monde entier, Niccolò Ammaniti est une star comme la scène littéraire française ne sait pas ou plus en produire (quelque chose comme un Philippe Djian qui aurait les tirages de Guillaume Musso.).

Pourtant, il assure en avoir assez d'écrire des romans



Extraction : 23/09/2012 00:00:00
 Catégorie : Actualités Régionales
 Fichier : piwi-6-3-507-20120923-483875963.pdf
 Audience : 320000

et être parvenu au moment où les problèmes d'écriture l'intéressent infiniment plus que la narration.

On ne sent nulle coquetterie lorsque ce fou d'alpinisme, lecteur acharné d'Emmanuel Carrère, de Tom Wolfe et d'Alessandro Piperno, confesse tristement qu'« *écrire, c'est voir le sommet de la montagne et ne savoir jamais comment l'atteindre* ».

Pourtant, cet admirable « *Moi et toi* », libre réinterprétation des « *Enfants terribles* », de Cocteau, prouve qu'il sait encore comment faire, comment en sherpa surdoué amener ses lecteurs sur les cimes.

Un style cristallin Avec Margaret Mazzantini, pas question d'accompagner qui que ce soit.

Ses romans lyriques et froids, traversés des ombres de la folie et de la guerre, sont à prendre ou à laisser.

On prendra donc « *La Mer, le matin* ».

Comme Jamila et Farid, cette mère et son fils qui, chassés de leur pays en guerre, la Libye, traversent le désert et s'embarquent sur une embarcation de fortune, avec la Sicile en guise de ligne d'horizon.

De l'autre côté de la mer, donc, c'est l'Italie.

Vito, 18 ans, y épuise sa jeunesse, sans cause et sans espoir.

Il est né dans le « *talon de la Botte* », mais sa mère Angelina, avec laquelle il vit, a vu le jour et passé les onze premières années de sa vie dans cette Libye qui fut italienne avant qu'en 1970 Kadhafi n'en expulse ses ressortissants au nom du panarabisme.

Vito apprend ainsi que l'on peut parfois être endeuillé de terres que l'on n'a pas foulées, de chagrins qui ne furent jamais siens.

Mazzantini, née à Dublin d'un père italien et d'une mère irlandaise, a pour parler de son livre la conviction (et la beauté) d'une Vanessa Redgrave alliée à la véhémence d'une Magnani.

Parmi les fées penchées sur son écriture, l'effet de sidération qu'elle procure, sans doute y a-t-il Duras, Elsa Morante, Ingeborg Bachmann ou David Grossman.

Mais la beauté cristalline de ce style, comme ourlé d'inquiétude, est bien la propriété singulière de Margaret Mazzantini.

Si elle s'avoue « *amie de la sensation et ennemie résolue de la psychologie* », on ne peut s'empêcher de penser que celle qui fut comédienne (elle forme avec son mari, l'acteur Sergio Castellitto, le couple le plus « *trendy* » en ce moment en Italie) avant que de s'accepter romancière a gardé de son interprétation d'« *Antigone* » le sens, et peut-être le goût, du tragique.

Ce livre, sur lequel pèse l'angoisse du mouvement, en est la plus éclatante des démonstrations.

« *L'adoles-cence est une période très longue.*

Pour moi, elle a duré de 11 à 28 ans.

»



Sur l'autre rive, en Sicile, Angelina a longtemps regardé la mer. « *Pendant onze ans, elle a été arabe* », et puis, en 1970, le colonel a chassé tous les Italiens de Libye, morts compris. Qu'ils paient pour la colonisation, ces paysans pauvres exportés là par le régime fasciste ! Retour à l'envoyeur ! L'Italie, elle, n'avait que faire de ceux qu'elle appelait les Tripolitains. Pour eux, l'exil intérieur, à jamais. Angelina a dérivé, posé des bombes, et puis elle s'est enfermée dans le silence. Vito, son fils de 18 ans, saura, lui, trouver le geste salvateur qui donne sens à cette double tragédie.

Le miracle du livre tient au style de l'auteur. Fuyant les écueils de la sensiblerie, elle écrit sec, rapide, brutal parfois, mais sans se refuser des accents de conte oriental, une certaine poésie. C'était éminemment risqué. Mazzantini franchit l'obstacle avec panache ■

« *La mer, le matin* », de Margaret Mazzantini. Traduit de l'italien par Delphine Gachet (Robert Laffont, 134 p., 15 €).



Margaret Mazzantini
 Dans « *La mer, le matin* », la romancière originaire de Dublin évoque des destins brisés sans tomber dans le piège de la sensiblerie.

Mazzantini, la conteuse de Tivoli

PAR MARIE-FRANÇOISE LECLÈRE

Prix Strega 2002, l'auteur d'« *Ecoute-moi* » revient avec « *La mer, le matin* ». Entre Libye et Sicile, une mère, un enfant et une ex-terroriste.

« *Mamma mia* », quelle fougue ! Margaret Mazzantini, 50 ans, auteure, entre autres, d'« *Ecoute-moi* » (prix Strega 2002, adapté au cinéma par son mari, l'acteur et réalisateur Sergio Castellitto), est une flamme. Grands yeux bleus, sans doute hérités d'une mère irlandaise, parole vive, elle brûle. Mère de quatre enfants âgés de 20, 14, 12 et 6 ans, elle semble n'avoir peur de rien, ni dans sa « *vie de funambule* » ni dans le choix de ses sujets : hier une guerre intime sur fond de guerre en Bosnie (« *Venir au monde* »), aujourd'hui la relation entre la Libye et l'Italie vue à travers l'histoire de deux femmes et de leurs fils.

« *J'écris, dit-elle, à hauteur d'homme.* » Pas de discours, donc, dans « *La mer, le matin* », un des « *trente-trois noms de Dieu* », selon Marguerite Yourcenar, mais des destins brisés racontés au ras du réel, des textures, des couleurs et des odeurs, un univers de sensations traversé d'images fortes, souvent déchirantes. Elle dit aussi que le livre est né du chagrin et de la pitié filmés dans l'île de Lampedusa.

D'un côté de la Méditerranée, au plus lointain du désert, voici Jamila et son petit garçon, Farid, qui, malgré l'arrivée du pétrole (la « *merde du diable* »), du ciment et des antennes, vivent encore comme leurs ancêtres bédouins. Jusqu'à ce que l'ouragan de la guerre les atteigne et qu'il faille fuir. Kadhafi ayant décidé d'affoler l'Europe en déversant sur elle sa « *meilleure arme* », les miséreux, la mère et l'enfant réussissent à monter dans une barque. Ils mourront en mer.



De part et d'autre de la mer, Libye et Italie voient leur sort historiquement lié. MARGARET MAZZANTINI décrit ces flux migratoires reflet de la violence des hommes confiant leur survie à la mer.

MARGARET MAZZANTINI

Par HÉLÈNE CAMUS

Librairie Tournez la page (Combourg)

DEUX GARÇONS ET UNE PETITE FILLE. Leur sort est lié à jamais par la mer séparant la Libye de la Sicile, cette quatrième rive de l'Italie que les migrants sont prêts à atteindre à prix d'or. Margaret Mazzantini fait revivre deux époques de l'Histoire de ces deux pays. D'abord il y a de Farid et sa mère, contraints de fuir la Libye après que le père et époux fut tué au cours d'un règlement de comptes. La Sicile est leur seul espoir au-delà de la mer qu'ils redoutent. Les passeurs sont des escrocs. Dans la frêle embarcation qui dérive au gré des courants, le désespoir gagne bientôt tous les passagers. Une autre époque du livre de Margaret Mazzantini dresse le portrait de Vito, un Italien affligé de grandir à l'intérieur d'un pays où l'autre est à ce point nié dans sa dignité, où on le force à vivre la dégradation, la pauvreté, la solitude... Il y a aussi la mère de Vito, Angelina, qui a vu le jour à Tripoli et a vécu « arabe » pendant onze années dans une sorte de complicité avec les Libyens. Bien que fille de colon, elle vivait parmi les Libyens et partageait leur pauvreté, connaissait l'aridité du désert et le désir de réussir. Mais en 1970, Kadhafi prend le pouvoir et chasse les émigrés italiens. Angelina découvre son pays d'origine sans le reconnaître, gardant le souvenir merveilleux de celui d'adoption. Elle fera découvrir ce dernier à Vito en se rendant à Tripoli lorsque le tyran rouvrira les frontières. Alors Vito trouve enfin ce qui lui donnera la force de vivre avec dignité : il crée un immense tableau où les vestiges rejetés par la mer racontent l'histoire terrible des migrants. L'auteur évoque la communauté des exilés, quelles que soient leurs origines, en usant de phrases chocs et en recourant à de vibrantes descriptions. Les époques se mêlent, elles sont traversées des mêmes souffrances et des mêmes trahisons. ■

Margaret
MAZZANTINI

La mer, le matin



Margaret Mazzantini
La Mer, le matin
Traduit de l'italien
par Delphine Cachet
Coll. « Pavillons »
Robert Laffont
144 p., 15 €

» Lu & conseillé par
J. Retamal
Lib. La Terrasse
de Cutenberg
(Paris)
G. Huchet
Lib. Coiffard
(Nantes)
C. Péan
Lib. Sauramps
Odysee (Montpellier)
C. Lechapt
Lib. Charlemagne
(Toulon)



Genève

Le Courier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Media genre: Print media
Type of media: Daily and weekly press
Circulation: 7997
Frequency: 6x/week

Topic n°: 841.39
Subscription n°: 1090794
Page: 21
Size: 12'828 mm²

ROMAN • «LA MER, LE MATIN» DE MARGARET MAZZANTINI

Infortunes de mères

La Libye hante *La Mer, le matin*, dernier roman de l'Italo-Irlandaise Margaret Mazzantini. Celle qui a accédé à la notoriété auprès du public francophone avec *Ecoute-moi* raconte le destin de deux mères, l'une Libyenne, l'autre Italienne, de part et d'autre de la Grande Syrte, ce bout de Méditerranée séparant la Libye du Sud de l'Europe. Alors que la rébellion s'étend contre le colonel Kadhafi, une mère prend la fuite avec son fils Farid à bord d'un des fameux bateaux de l'espoir en direction de l'îlot de Lampedusa. A ce conflit récent s'ajoute la réminiscence des événements de 1970, quand ce même Kadhafi, à peine arrivé au pouvoir, ordonnait l'expulsion des résidents italiens de Libye. A cette époque, Angelina, qui deviendra la seconde mère de cette fiction, a 11 ans. Des années plus tard, en Sicile, son fils Vito ramasse les débris charriés par la mer, restes de ce que les *boat people* transportaient à bord de l'un ou l'autre rafiote, collectionnant en somme ces reliques du désespoir.

Un jour, le jeune garçon récupère un petit sac de cuir. Le lecteur devine rapidement que c'est ce qui reste du petit Farid. Malgré cette scène forte, l'ouvrage ne fait pas mouche: de part et d'autre de la Syrte, Angelina et la mère libyenne ne se rencontrent pas. De là à suggérer qu'une histoire commune les relie, il y a un pas malaisé à franchir: rien ne les rapproche hormis une coïncidence, la survenue pour chacune d'un conflit où le même dictateur au très long règne a eu part, en 1970 et en 2011. L'idée d'un lien entre les deux femmes relève ainsi de l'exercice intellectuel, non d'une collision qui, si elle avait poussé les deux protagonistes l'une vers l'autre, aurait peut-être été dynamique. Mais il demeure vain de spéculer sur ce qui n'a pas eu lieu.

Le style est fluide, les émotions affleurent, la nostalgie donne ses coups de griffe et l'évocation de l'enfance blessée ne manquera pas de rallier maints suffrages. Toutefois, *La Mer, le matin* laisse l'impression d'une esquisse, d'une ébauche. Mariolina Venezia, dans *J'ai vécu mille ans*, et Lucette Lagnado, dans *L'Homme au complet blanc*, ont mieux su donner substance au récit de l'arrachement et à l'invasion du monde moderne dans un groupe familial qui se croyait solide. MOP

MARGARET MAZZANTINI, *LA MER, LE MATIN*, TRAD. DE L'ITALIEN PAR DELPHINE GACHET, ROBERT LAFFONT, 2012, 133 PP.

LETTRES EN AQUITAINE

Guy PERRAUDEAU

Cette chronique s'ouvre par un petit livre, par ses dimensions, mais précieux par les textes qu'il contient. Le Journal De Rutka, janvier-avril 1943 est un petit texte écrit durant l'occupation de la Pologne par les forces armées allemandes, par une jeune fille de 14 ans.

Ces pages sont accompagnées d'un document explicatif de la soeur de Rutka ; suivent des pages sensibles, réalistes et bouleversantes de Marek Alter.

Le texte reproduit est celui d'un carnet, où Rutka écrivit du 19 janvier 1943 en novembre 1943.

Cette jeune fille juive vivait à cette époque dans un quartier de Bedzin où tous les juifs étaient obligés de vivre dans un ghetto.

La toute jeune auteur a noté presque au jour le jour les événements qui la privent de liberté, de rencontre et parfois de choses désirées.

Contrairement à Anne Franck, qui vit cachée, Rutka vit au grand air mais dans une souricière, avec cependant le même destin : la déportation et les camps de la mort.

On notera ces quelques phrases qui en disent long sur cette vie d'enfermée : « *Je suis fatiguée de cette vie où les jours sont tous pareils les uns aux autres !* » (3 mars) ou encore : « *Des enfants pauvrement vêtus tendent la main vers les passants, ils sont les stigmates de la grisaille du ghetto.*

»Rutka, comme sa mère et sa soeur, mourut dans un camp de la mort.

Elle avait caché son carnet sous une marche d'un perron.

C'est en mai 2006, qu'une autre soeur s'est rendue à Bedzin pour marcher sur les pas de Rutka. Ayant rencontré une de ses amies, elle découvrit le carnet.

Publié, ce texte fut un témoignage essentiel de la vie dans le ghetto juif sous l'occupation.

Le livre s'est enrichi de photos de l'époque et d'un texte historique et religieux du célèbre écrivain Marek Halter.

Dépassant le cas de Rutka, celui-ci souligne l'absence de témoignages sur les souffrances des juifs polonais

de cette époque. Un petit livre émouvant, des pages à lire avec attention. Un roman qui évoque Paris au XIII^e siècle, *Le gaucher du diable*, proposé par Anne Courtillé, historienne de l'art.

Ce roman est captivant en trois domaines.

L'auteur révèle cette fin du Moyen âge où la vie tourne autour de la royauté.

Avec délectation, l'auteur nous conduit dans un Paris disparu, dans une Cour d'un autre âge, dans une foule déchaînée où de petits commerces font vivre de nombreux ménages, depuis le tailleur de pierre jusqu'au fabricant de chandelles votives.

Et puis, on imagine mieux les combines, les astuces, les tours de passe-passe pour que les petits artisans vivent avec leurs foyers.

Enfin, et c'est le sujet du roman, le personnage principal est la présence constante du diable et de la sorcière qui peuvent s'emparer du corps et de l'esprit d'un jeune, au point de contrôler toutes ses actions.

En tournant les pages on est emprisonné dans ces diableries qui vont disparaître par la volonté du possédé et l'aide des chanoines.

À remarquer que de nombreuses pages se situent sur la façade de la cathédrale en construction. Un court roman, *La mer, le matin*, de Margaret Mazzantini traduit de l'italien, entraîne les lecteurs à la découverte de familles italienne et libyenne, qui cherchent à fuir leur pays en quête de travail, de vie tranquille et de bonheur.

Mères et fils fuient leur pays où la vie n'a plus de sens car le travail manque et la société est dominée par des idéologies trop impérialistes, sectaires et injustes.

Des pages douloureuses mais réalistes, témoins de notre époque. Le journal de Rutka, éd.

Pocket, 5 ? environ.

Le gaucher du diable, éd.

Calmann-Lévy, 20 ?.

La mer, le matin, éd.

Robert-Laffont, 15 ?.

"La mer, le matin"

Avec ce récit "La mer, le matin", Margaret Mazzantini nous offre une magnifique leçon d'amour maternel sur fond d'immigration et de déracinement pour le compte de la collection Pavillons des éditions Robert Laffont.

GALATI MARTINE

Avec ce récit "La mer, le matin", Margaret Mazzantini nous offre une magnifique leçon d'amour maternel sur fond d'immigration et de déracinement pour le compte de la collection Pavillons des éditions Robert Laffont. Deux pays : l'Italie et la Libye.

Deux mères : Angelina et Jamila.

Deux fils : Vito et Farid.

Et entre eux, entre elles : une mer.

Méditerranée. Farid vit entre son père Omar et sa mère Jamila en Libye.

Alors qu'il a encore l'âge de "jouer à la guerre" avec ses petits camarades d'école, la vraie éclate.

Tuant son père et forçant sa mère à fuir, à s'exiler pour espérer une vie plus douce ailleurs ou, au moins, survivre.

L'espoir de cette autre vie, c'est l'Italie, la Sicile au-delà de la Méditerranée.

Or Farid, enfant du désert libyen, n'a jamais vu la mer. C'est sur cette terre sicilienne que Vito, jeune garçon de 18 ans, trompe son ennui et son désarroi au moment de décider vraiment de sa vie d'adulte en traînant sur la plage où la mer, chaque jour, déverse son flot de naufragés clandestins qui ont fui la Libye dévastée par la guerre civile.

Si ses origines sont bien siciliennes, Vito connaît l'histoire de sa mère, Angelina, et de ses parents qui ont connu, eux aussi, l'exil et le déracinement pour fuir d'abord l'Italie fasciste puis ensuite le retour forcé lorsque les forces libyennes les y ont contraints. Angélica est née en Libye au début des années 1960 et y a vécu jusqu'à ses 11 ans.

De cette enfance en terre arabe, elle garde une profonde nostalgie, augmentée par le ressentiment parental, et n'est jamais parvenue vraiment à faire sienne cette vie sicilienne. Entre ces êtres que tout oppose mais que l'Histoire rapproche, la rencontre est-elle possible ? Un avenir peut-il se construire ? C'est à cette réflexion que l'auteur Margaret Mazzantini nous invite à participer à travers ce roman à l'écriture à la fois douce et forte.

Ce récit en trois parties "Farid et la gazelle",

"Couleur silence" et "La mer, le matin" nous ouvre grand les portes de la misère humaine tout en nous imprégnant d'une atmosphère lourde, chargée de poésie, de nostalgie, de colère, de regrets, d'incompréhension et néanmoins porteuse d'un brin d'espoir.

La mer et sa ligne d'horizon, infinie, tant d'un côté que de l'autre, est-elle alors synonyme de recommencement ou signe-t-elle une fin certaine ? À vous, lecteurs de ce superbe roman, de le découvrir.

oLa rubrique "Lu pour vous" paraît une fois par semaine.

Si vous souhaitez y participer et partager votre (ou vous) coup (s) de cour ou coup (s) de colère pour un livre ou (et) son auteur, merci de contactez Martine Galati au 06 22 06 31 93 ou martine@leslecturesdemartine.com

Lybie, Italie: tragédies et pourtant poésie

PAULINE GENTIOUX

Avec un tel titre: La mer, le matin, vous pourriez rêver de mer étale sous un ciel bleu éteint, au large de plages pâles ; la couverture même du livre, en dégradé de bleus comme un tableau de Zao Wou Ki vous y inviterait, n'était une vieille barque déglinguée au premier plan. Mais il s'agit de l'histoire de la Lybie et de l'Italie, depuis la colonisation de 1911, depuis la «*fatale*» découverte du pétrole, jusqu'au lynchage de Khadafi et à la politique restrictive de l'émigration de l'UE.

Les pouvoirs économiques et politiques sont les «*dei ex machina*» des malheurs des pauvres, Lybiens et Italiens en alternance. Car c'est ainsi qu'est construit le livre.

D'abord l'histoire actuelle de Lybiens, du petit Farid et de sa mère Jamila, fuyant sur la Méditerranée dans un rafiote pourri la folie meurtrière des mercenaires de Khadafi, qui viennent de tuer, entre autres, leur père et mari.

A ce moment-là Khadafi avait besoin que «*la Méditerranée se remplisse de miséreux, pour faire peur à l'Europe.*

La chair flétrie des pauvres.

De la dynamite.

A quelque 60 ans de distance, ils font le même trajet que l'arrière-grand-père Rachid, déporté par l'Italie aux îles Tremiti disparu. Mais tout cela n'est pas raconté avec acrimonie, ni d'un point de vue d'historien ; au contraire dans une langue fluide et poétique (admirable traduction de Delphine Gachet), du point de vue de l'intime de chacun.

On sent une parenté avec Le Clézio quand M.

Mazzantini évoque le fascinant désert, avec Camus pour la douceur de vivre méditerranéenne, avec Saint-Exupéry quand apparaît la gazelle comme le fennec du Petit Prince ; il y a des affinités électives entre tous ces écrivains qui ont vécu au plus près de l'Afrique du Nord. En alternance, l'histoire d'Italiens, sur plusieurs générations, parfois juifs exilés, parfois pauvres hères contraints par la misère, amenés en Lybie lors de la colonisation de 1911.

«*Pauvres au milieu d'autres pauvres*», ils ont fraternisé avec les Arabes ; une fille, Angelina, était peut-être bien tombée amoureuse d'Ali (et réciproquement, quand il était un jeune poète et pas encore un exécuteur des basses œuvres d'un tyran). Mais, plus que Tobrouk, le coup d'état en 1970 de Khadafi contre le roi Idriss a changé la donne et les Juifs ont «*disparu*», et les Italiens ont été chassés de Lybie.

«*Les pauvres allaient payer pour les méfaits du colonialisme cruel et velléitaire de l'Italie libérale de Giolitti et de la 4e rive fasciste.*

Comme les Pieds noirs d'Algérie.

«*Le monde ne devrait pas avoir besoin de martyrs, seulement d'une plus grande égalité.*» Le héros du récit est alors le jeune Italien Vito, fils d'Angelina, en apparence un «*vittellone*» sans espoir de travail, mais qui recueille sur les plages siciliennes les débris des naufrages des réfugiés d'Afrique, portant au cœur toute leur détresse avec celle de sa mère et de ses grands-parents arrachés eux aussi à «*leur*» terre, aujourd'hui Ground Zero pour eux. Son tableau parle à tous ceux qui savent «*qu'il y a quelque chose qui n'appartient qu'au lieu où l'on est né.*

Tout le monde ne le sait pas.

Il n'y a que ceux qui sont arrachés de force qui le savent. «*J'ai fixé un naufrage*» dit-il. Naufrage de l'humanisme et de toutes ces vies brisées.

Livre de l'exil, de tous les exils, beau, humain, lui, et désespéré. La mer, le matin, de Margaret Mazzantini, 133 p., éditions Robert Laffont, 15.



ELLE LIVRES

Margaret
Mazzantini

PORTRAIT

AUTANT EN EMPORTE MARGARET

Tandis qu'on attend sur nos écrans le film tiré de son roman « Venir au monde », avec Penélope Cruz, Margaret Mazzantini nous revient avec « La Mer, le matin », un texte rugueux et tendre, inspiré par le conflit libyen.

ON A DIT DE MARGARET MAZZANTINI, FRUIT HARMONIEUX D'UNE MÈRE IRLANDAISE

et d'un père italien, qu'elle avait l'ovale d'une Pietà et les traits de Virginia Woolf. De ses parents artistes – elle peintre, lui écrivain –, celle qui se décrit comme un « chat sauvage »

Margaret
MAZZANTINI
La mer, le matin



a hérité le sentiment d'être à part. « J'ai vécu une enfance bohème isolée dans la campagne. Il n'y avait pas d'argent, mais beaucoup de chaleur humaine. » Depuis vingt-cinq ans, elle est la femme d'un seul homme, l'acteur et réalisateur Sergio Castellitto, avec qui elle a quatre enfants. On s'en émeut, elle tempère. « Les couples sont toujours des boîtes qui essaient de marcher ensemble. » En Italie, leur tandem est mythique. Il réalise les adaptations de ses livres. C'est aussi lui qui offrit, autrefois, le carnet sur lequel la jeune

théâtreuse jeta ses premiers mots. Elle conjura ainsi les angoisses héritées de son père, homme d'un seul livre. « Un fleuve s'est déversé. J'avais l'impression de prendre un risque énorme, ce qui faisait aussi la beauté du geste. » Les guerres, intimes et collectives, sont le ciment de son

œuvre. Après « Venir au monde », où elle évoquait le siège de Sarajevo, elle a choisi la Libye. Faisant de sa bonne étoile une responsabilité, Mazzantini cherche « la lumière dans la douleur », offre des mots aux laissés-pour-compte. « Ma démarche n'est pas idéologique. La littérature touche quelque chose de plus magique. Pour écrire, il faut marcher nu. Et marcher avec les autres. » Les autres, ce sont ces migrants auxquels la mer sert de viatique. Côté libyen, Farid cristallise sur elle ses espoirs. En face, Vito, le petit Italien, scrute cet horizon marin, où le regard de sa mère s'égare. Car Angelina est née là-bas, comme tous ses compatriotes partis s'inventer une vie dans cette ancienne colonie, avant d'en être expulsés. « Chez nous, c'est encore une question taboue. » L'auteure a donné à son récit les atours d'une fable, gommant les contours, essorant ses mots pour qu'ils revêtent pleinement leur dimension tragique. Pour autant, elle n'omet pas la portée symbolique des détails. Détails qui prennent plus de force encore, délestés du contexte. Margaret Mazzantini ignorerait-elle la légèreté ? Peut-être se protège-t-elle simplement, réservant son humour aux siens, après l'écriture. Une leçon à prendre.

JEANNE DE MÈNIBUS

■ « *La Mer, le matin* », de Margaret Mazzantini, traduit de l'italien par Delphine Gachet (Robert Laffont, 133 p.).

Rocco Rodondi/Terra Project/Picture Tank ; presse.

De l'autre côté

Margaret MAZZANTINI

L'exil économique ou politique, le déracinement et ses déchirures montrés à hauteur d'homme.

Margaret Mazzantini, c'est d'abord une voix qui, au théâtre, s'est forgée en jouant Tchekhov et Sophocle. De son interprétation d'*Antigone*, elle a gardé le sens du tragique pour signer des romans qui ressemblent à des épures. *Ecoute-moi*, poignant face-à-face dans un hôpital entre un chirurgien et sa propre fille, victime d'un accident de scooter. Ou *Venir au monde*, voyage douloureux d'une Italienne vers son amour disparu au cœur des Balkans déchirés par la violence. Dans *La Mer, le matin*, Margaret Mazzantini ravive les blessures de l'exil à travers les destins croisés d'Italiens expulsés par Kadhafi après son coup d'Etat et de Libyens fuyant leur patrie à cause de la guerre civile. Avec, pour seul trait d'union, la Méditerranée, où les sirènes ont le visage de la détresse lorsque les réfugiés politiques s'y embarquent, en quête d'une terre promise.

En Libye, le petit Farid rêve de voir un jour la mer. Il se l'est imaginée des milliers de fois, « piquée d'étoiles comme le manteau d'un pacha », mais il ne connaît que le désert et les fracas de la guerre. Lorsque son père sera victime d'une milice loyaliste, sa mère Jamila, 20 ans, décidera aussitôt de quitter le pays avec lui. En n'emportant, pour seuls bagages, qu'une amulette et quelques billets afin de payer le passeur qui leur a promis de les conduire sur un rafiot de fortune vers la Sicile. Cette Sicile où un garçon de 18 ans, Vito, trimballe son mal de vivre en déambulant sur une plage. Angelina, sa mère, est née à Tripoli, elle y a vécu onze ans avant que Kadhafi ne chasse les ressortissants italiens de son pays, au début des années 1970. Angelina est alors rentrée en Sicile avec, au cœur, le « mal d'Afrique ».



Margaret Mazzantini

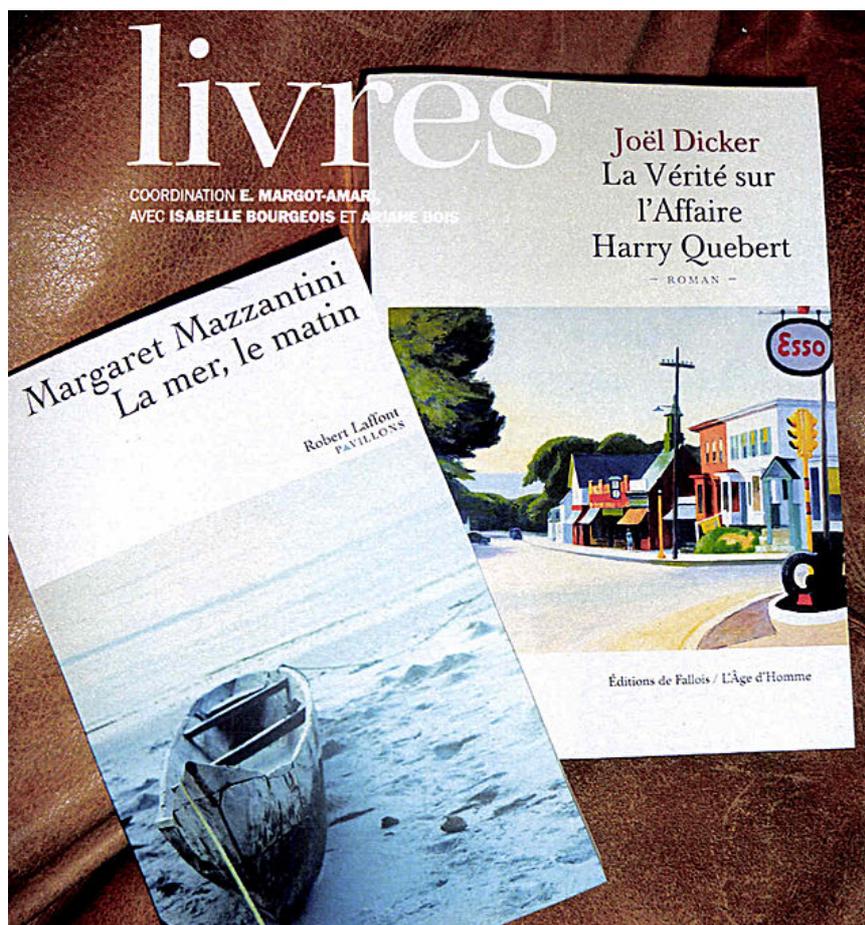


★★★ *La Mer, le matin (Mare al mattino)* par Margaret Mazzantini, traduit de l'italien par Delphine Gachet, 136 p., Robert Laffont, 15 €

Pendant que Farid découvre enfin la Méditerranée et qu'il s'y embarque avec sa mère, Angelina, elle, décidera de retourner à Tripoli en compagnie de Vito, un pèlerinage où elle cherchera les traces d'un premier amour... D'un voyage à l'autre, d'une rive à l'autre, *La Mer, le matin* est une complainte dépouillée où Margaret Mazzantini montre les séquelles de la colonisation et du déracinement, sur fond de révolutions arabes. Avec, pour seule étoile, ce courage héroïque que le désespoir donne aux mères, quand elles deviennent des naufragées de l'Histoire.

A.C.

AMOGGI



coups de cœur

La mer, le matin

♥♥♥ Deux mères, deux fils, deux histoires que la Méditerranée sépare. D'un côté, Jamila et Farid fuient le conflit libyen pour rejoindre la Sicile sur une frêle embarcation. De l'autre, Vito, un adolescent italien, promène son vague à l'âme sur la plage. Sa mère Anjelina a vu le jour à Tripoli, à l'époque où la Libye était une colonie italienne. Chassée par le régime de Khadafi, elle est restée une éternelle déracinée, que son fils tente de comprendre. Sur le sable, il observe le flux des réfugiés qui déferlent. Déracinement, fuite vers un ailleurs incertain, destins fauchés de laissés-pour-compte, le tout servi par une plume magnifique, fluide et forte. Un vrai choc littéraire. E. M.-A.

Par Margaret Mazzantini, éd. Robert Laffont, 133 p., 15 €.

La vérité sur l'affaire Harry Quebert

♥♥♥ Marcus Goldman, jeune écrivain à succès, ne parvient plus à écrire une ligne. Il apprend que son mentor, Harry Quebert, sommité intellectuelle, est accusé d'avoir assassiné une lycéenne. Dans la petite ville où a eu lieu le drame, il mène l'enquête, écrit un livre pour innocenter son ami. Mais rien ne se passe comme il le pensait... Joël Dicker, jeune écrivain genevois, réussit un grand livre à l'américaine : histoire d'amour, polar, réflexion sur la gloire et les peurs de l'Amérique post-11-Septembre. Son récit, alternant les époques, les points de vue, les considérations sur l'écriture, est d'une maîtrise absolue. A. B.

Par Joël Dicker, éd. de Fallois, 660 p., 22 €.



MARGARET MAZZANTINI

La mer, le matin

ROMAN. La guerre se rapproche. Le père de Farid est mort. L'enfant se colle à sa mère pour affronter l'exode. Pas d'autre solution. Il faut tenter de prendre un bateau pour quitter la Libye et rejoindre la Sicile. « *Ils sont partis à l'aube. Jamila a embrassé la dalle de pierre devant la porte. Farid a pensé au parfum qu'avaient certains après-midi, quand sa mère enlevait son voile et se mettait à danser, pieds nus, en soutien-gorge. Son ventre, petit, brillant d'huile d'argan, bougeait comme bouge la terre. Une croûte terrestre qui fait danser la vie. C'était ça, le centre de la maison. La pierre de salut.* » Jamila donne ses économies pour embarquer sur un vieux rafiot.

Farid, l'enfant du désert est fasciné par la mer. Il porte autour du cou, l'amulette confectionnée par sa mère. Le voyage dure... De l'autre côté de la Méditerranée, Vito, qui vient d'obtenir son bac, cherche sa place sur cette terre où il a grandi, la Sicile. Car ses racines sont aussi ancrées en Libye. Sa mère Angelina y est née avant d'en être chassée, comme tous les colons italiens, en 1970. Vito sait que de l'autre côté, il y a la guerre. « *Il a vu le centre d'accueil exploser, empester comme un zoo. Il a vu tous ces gens au désespoir qui faisaient la queue devant la cuisine installée sous une toile de tente, devant les toilettes de chantier.* » Mais Vito, lui, peut espérer cons-

truire son avenir. Quand il trouve sur la plage les débris d'un vieux bateau, il est ému par ces morceaux de vie. La vie de ceux qui, comme tant d'autres, sont partis pleins d'espoir et n'atteindront jamais les côtes siciliennes. Il en fait un tableau. Un grand tableau bleu ciel. « *Un jour un Afro-Italien aura envie de se retourner sur la mer de ses ancêtres et de trouver quelque chose. La trace de cette traversée. Comme un pont suspendu.* » Une écriture délicate. Un roman très profond sur l'exil et l'amour maternel.

- *La mer, le matin.* Margaret Mazzantini (Traduit de l'Italien par Delphine Gachet) Robert Laffont. 135 pages.





La quatrième rive

■ Comment aborder l'Histoire dans le domaine romanesque ? Il y a au moins deux grandes tendances. La première, classique, c'est de raconter des faits imaginaires (en tous cas, romancés), en faisant passer au fond de la scène des personnages historiques et purement ornementaux, non sans un long travail de documentation pour amener à la surface le petit détail qui fait vrai. La seconde, plus délicate mais plus juste, c'est de ressusciter avec empathie une ou plusieurs époques de telle sorte qu'elles s'imbriquent au point que chaque existence personnelle, aussi banale puisse-t-elle paraître, devient historique. C'est ce second parti que prend avec succès Margaret Mazzantini dans ce roman parcellaire et maîtrisé : *La Mer, le matin* - en fait titre de la troisième partie qui donne son nom au livre entier - et dans lequel elle tente de restaurer ces époques «de l'intérieur». Quelle est la part d'expérience personnelle en tout cela ? L'auteur est née à Dublin d'ascendance irlandaise et italienne à la fois. Elle écrit en italien. Cela explique-t-il la compréhension qu'elle peut avoir de

ces déracinés dont elle conte les destins croisés ? C'est bien vraisemblable. La Libye à l'époque de Kadhafi. Du dernier Kadhafi, celui qui a ôté son masque ultime de bédouin à la tente gardée par ses belles prétoriennes et déconstruit un pays dont il faut fuir. Ce que font Jamila, jeune veuve, et son petit garçon Farid par le moyen d'un rafiot armé (si l'on ose dire) par de sinistres passeurs. Dans les premières pages, on partage la vie de l'enfant en son douar d'origine, lui qui ne comprend goutte à la situation dans laquelle des fous ont mis sa famille et dont l'appartenance à la terre d'origine est symbolisée par cette jeune gazelle qu'il apprivoise peu à peu et qu'il va quitter sans retour. La Sicile à l'époque de Berlusconi. Vito, dix-huit ans, sait à peine que sa mère Angelina (« *Arabe pendant onze ans* ») est née à Tripoli, fille de l'une de ces familles d'émigrants chassés d'Italie par la faim et le dénuement et dont la Libye fut la véritable patrie. A la prise de pouvoir par Kadhafi, les « colons » ont été expulsés sans retrouver nulle part en Italie un véritable lieu de vie. A nous, Français,

cela nous rappelle évidemment une autre histoire, bien plus proche de nous. Mais les choses changent : Kadhafi est l'ami de Berlusconi et c'est au fond par ces deux là que se noue et se dénoue l'histoire. Angelina, accompagnée de sa mère (qui y a vécu presque toute sa vie) et de son fils Vito, vient « *faire du tourisme* » en Libye pour y retrouver ses sources et ses amis d'enfance. Un certain Ali particulièrement, qu'elle aurait pu épouser si l'Histoire et la politique n'en avaient voulu autrement. La Libye n'a évidemment plus rien à voir avec ses souvenirs et le charmant petit Ali est devenu un adulte quelque peu pontifiant plus gêné par ces retrouvailles inattendues qu'heureux de retrouver son passé. Ces victimes - parmi tant d'autres - de la marche générale des choses, et dont l'infime destin personnel devient en quelque sorte symboliquement historique, Margaret Mazzantini les recrée de l'intérieur avec une force d'empathie qui nous les rend très vivants, très proches et très compréhensibles. De telle sorte que nous parvenons à ressentir ce que chacune d'entre elles éprouve, du moins en avons-nous fortement l'impression.

Après quelques difficultés à entrer dans l'écriture de ce livre - peut-être parce qu'on ne comprend pas dès l'abord où il mène ni que tout y est vu par les yeux d'un enfant - on s'y habitue rapidement et, dès lors, le charme opère. Une sorte de complicité s'instaure, comme si le lecteur était au courant de tout. Même du non-dit. Et c'est là l'une des grandes habiletés de l'auteur. Le lien entre les deux histoires parallèles est tissé par ce talisman que Jamila fixe au cou de Farid, avant leur départ sans retour, et qui après le naufrage et la mort de la mère et de son fils, est retrouvé sur une plage italienne par Vito, qui sent obscurément que d'une façon ou d'une autre, cela concerne sa propre histoire. Lors de son escapade libyenne, il observe le comportement de sa grand-mère : « *Santa avait parcouru tout le cours de Sicile sans piper mot, d'une démarche hésitante. Elle s'était assise sur le trottoir, sous un palmier, et Vito avait pensé : Voilà, elle s'est assise au fond de sa vie.* » Tout est alors, superbement, dit.

« *La mer, le matin* », tome de Margaret Mazzantini, aux éditions Robert Laffont, collection « Pavillons », 134 pages.



Le Tour des livres

Romances italiennes

“ Moi et toi ” de l'Italien Niccolò Ammaniti, publié chez Robert Laffont, est probablement un des meilleurs romans de la rentrée. Enfant solitaire, mal à l'aise en société, Lorenzo souffre d'un sentiment hypertrophique de soi, un dérèglement narcissique. Pour cacher sa différence, il s'enferme dans le mensonge. Sans empathie pour les autres, nourri de cette sensation d'être différent, de ne pas appartenir à la même espèce, il se replie dans le refuge de son monde imaginaire. Pour faire plaisir à ses parents, il raconte qu'il est invité à passer une semaine au ski avec ses camarades. Dans les faits, il se cache dans la cave. Son séjour va être perturbé par l'arrivée d'Olivia, sa demi-sœur, elle-même inadaptée, droguée et en révolte contre la société. Ces deux canards boiteux vont apprendre à s'aider, à s'aimer, pour pouvoir rejoindre le monde des vivants.

Chez le même éditeur, Margaret Mazzantini nous propose “ la Mer, le matin ”, une histoire croisée entre Lybie et Italie. En Lybie, tandis que gronde le Printemps arabe, le petit Farid fuit la violence dans les bras de sa mère Jamila. Leur seule voie de salut : rejoindre les côtes italiennes. De l'autre côté de la mer, Vito, un adolescent sicilien, traîne son mal de vivre. Sa mère, Angelina, est une déracinée. Elle est née en Lybie, mais la révolution de Kadhafi l'a chassée de sa terre natale. Italienne, elle est une immigrée dans son propre pays. Elle aussi, quarante ans plus tôt, a dû suivre le chemin de l'exil que prend Jamila aujourd'hui, et abandonner les siens. Deux mères, deux fils, deux rives et deux pays pour une même souffrance.

Dans “ la Réparation ”, publié chez Grasset, Colombe Schneck se penche sur le destin des siens pendant la guerre. Sa famille juive d'origine lituanienne a été exterminée par les nazis. Ce roman vrai pose plusieurs questions morales. Comment une mère peut-elle choisir de survivre sans ses enfants ? Une femme du XXI^e siècle a-t-elle la légitimité pour écrire sur la Shoah ? Les non-dits familiaux pèsent également sur celle qui a voulu savoir sans le vouloir vraiment. Colombe Schneck nous fait également revivre l'âge d'or de la culture yiddish, quand un monde meilleur semblait encore possible. Un livre fort sur un terrible secret et une époque dont on croit tout connaître et qui nous échappe toujours.

C'est la rencontre entre le monde rationnel occidental et l'univers métaphysique et magique de l'Inde que nous propose Abha Dawesar dans son roman “ Sensorium ”, paru chez Héliose d'Ormesson. Durga retourne dans son pays natal au moment où sa vie semble partir à la dérive. Elle accepte sans trop y croire de consulter un devin qui lui

fait revivre ses vies antérieures. Elle sent son esprit vaciller et s'interroge sur cette culpabilité qui la poursuivrait depuis que, dans la peau d'un prêtre, elle aurait causé la mort de son enfant. Peut-il suffire d'expier ses péchés pour accomplir sereinement sa destinée ? Durga devra réunir ses deux cultures et s'appuyer sur la science sous la conduite du dieu Ganesha pour trouver la réponse.

Au Masque, Serge Quadrupani nous propose “ Madame Courage ”, troisième enquête de la bouillonnante Simona Taviano. Mise à la retraite forcée pour avoir reniflé de trop près les crimes de la Mafia, la policière se retrouve à Paris. Alors qu'elle déguste un couscous dans un restaurant du Marais, une main coupée est retrouvée dans son assiette. N'écouter que son courage, elle se lance dans une enquête dangereuse, sur les traces d'anciens tueurs de la guérilla algérienne recyclés en trafiquants de drogue. Ses recherches vont la conduire dans son pays d'origine, l'Italie, lui aussi infesté par les tueurs.

Chez Belfond, Jérôme Pasteur nous livre un roman d'initiation porté par un souffle poétique, “ Femmes-oiseaux ”. Fuyant le monde moderne étouffant, Eloïse, jeune photographe, gagne le Pérou pour un séjour de trois mois parmi les Indiens d'Amazonie. Dans un monde végétal impitoyable, les valeurs humaines se resserrent. Mais le groupe se retrouve sur la route des narcotrafiants du Sentier lumineux. Eloïse et les siens doivent fuir à travers la montagne, sur une route oubliée de tous. Elle y trouvera son destin et son totem : elle deviendra la femme-oiseau.

Jean-Luc Aubarbier



Le coin du Libraire

“Rentrée italienne” chez Robert Laffont



“La Mer, le matin” ce pourrait être un séjour sur la plage des insouciances. En réalité c'est un départ vers l'inconnu pour Jamila et son fils Farid, quand la révolte gronde en Lybie. Farid, n'a jamais vu la mer, il ne connaît que le désert, terre de ses ancêtres bédouins. Jamila, elle, sait que leur unique chance de survie est d'embarquer sur un de ces bateaux qui promettent de les conduire en Sicile. De l'autre côté de la mer, Vito ne sait que faire de ses dix-huit ans dans cette Sicile où il est né tandis que sa mère a vu le jour à Tripoli. Pendant onze ans elle a été arabe jusqu'à ce que Kadhafi en décide autrement.

Sous la plume de Margaret Mazzantini sont décryptés deux parcours croisés à l'heure des révolutions arabes. Une intéressante évocation du « rêve africain » qu'incarna la Lybie pour l'Italie des années 1930.

« *La Mer, le matin* » traduit de l'italien par Delphine Gachet. 135 pages (13,5 x 21,5)

Sous le titre « Moi et toi » Niccolò Ammaniti traite des enfants que l'on dit « différents ». Selon son psychiatre, Lorenzo relèverait de cette catégorie du fait d'un sentiment hypertrophique de soi, un « ego grandiose » qui lui vaut d'être en inadéquation avec le groupe et face à quoi ses parents se trouvent totalement démunis.

Les années passant, de crainte de chagriner sa mère, Lorenzon choisit la fiction. À quatorze ans, il feint d'avoir des amis. Le jour où il élabore tout un stratagème pour faire croire qu'il a été invité à skier à Cortina avec ses trois camarades de classe, il vise au pur chef-d'œuvre mythomane. Mais il n'aurait pu imaginer qu'une lointaine demi-sœur bousculerait ses plans. Épuisée, en pleine crise de manque, sa mère souhaitant se dérober au regard des autres se réfugie dans une cave, celle choisie par Lorenzo. Une cohabitation forcée bien de nature à mettre à mal les fauxsemblants.

« *Moi et toi* » traduit de l'italien par Myriem Bouzaber - réédition 150 pages (13,5 x 21,5).



Extraction : 10/09/2012 00:00:00
Catégorie : Actualités Régionales
Fichier : piwi-6-3-23219-20120910-468123314.pdf
Audience : 94000

La mer, le matin

En Libye la révolte gronde. La guerre éclate.

Dans un pays en proie à la violence, en pleine déroute, certains n'ont plus le choix.

Il leur faut partir avant d'être tués, comme Omar, le mari de Jamila.

La jeune femme part donc avec son petit garçon, Farid, trop jeune pour comprendre la violence des hommes.

Farid ne connaît que le désert.

La terre de ses ancêtres bédouins.

Il n'a jamais vu la mer.

Mais Jamila sait que le salut est là, que leur unique chance de survie est d'embarquer sur l'un de ces bateaux qui promettent de les mener en Sicile. Auteure Margaret Mazzantini.

Éditeur Robert Laffont.

Prix 144p., 15 E

Jean-Claude Dreyfus fait le buzz

THRILLER ROMAN ÉTRANGER

J.-M. V.

Brrrr ! Voilà un conseil de lecture givré pour aborder sereinement la fin d'un été caniculaire. Avec Les 13 crimes de Théodem Falls, la toute nouvelle maison d'édition Physalis crée un joli buzz.

Un ovni qui vient assurément troubler l'académisme de cette rentrée littéraire 2012.

Un mélange des genres puisque « *l'auteur de la saga La porte a eu l'idée géniale de demander à Jean-Claude Dreyfus, l'acteur et comédien bien connu, de devenir le personnage principal de son roman !* » s'enthousiasme Bruno Falba, d'origine varoise, directeur de collection de Physalis.

Il en résulte un roman schizophrénique, fruit d'une collaboration de deux ans entre l'écrivain et son modèle, dans lequel Théodem Falls, le double littéraire du comédien, propriétaire du carrousel « *Les divines pagailles* » à Paris, est envoûté par un annuaire des Postes (!) et se transforme en serial killer.

Et on n'est pas loin du grand écran puisque le producteur, réalisateur et scénariste Julien Seri est intéressé par un projet d'adaptation au cinéma...

Avec Jean-Claude Dreyfus dans le rôle de Théodem Falls ! Et l'histoire pourrait aussi bénéficier d'une adaptation en bande dessinée. Les 13 crimes de Théodem Falls, d'Anthony-Luc Douzet.

Édition Physalis.

264 pages. 17,90 euros. « *L'histoire est un mille-pattes, chaque patte veut prendre une direction différente et, au milieu, le corps, c'est nous.*

» Depuis la rentrée, les éditions Robert Laffont battent pavillon italien.

Et voici un roman qui entre en parfaite résonance avec le printemps arabe.

Embarquement immédiat pour un voyage en Méditerranée, au moment où les Italiens ont mêlé leur histoire à celle de la Libye. La Mer, le matin est un roman plein de sincérité sur les migrants, colons d'un jour mis à l'index à l'heure de l'indépendance, même si, entre-temps, ils ont fait prospérer les terres conquises.

On y suit deux mères et deux fils.

L'une fuit, l'autre ne rêve que de retrouver la terre qu'elle a dû abandonner.

Margaret Mazzantini nous parle de l'Histoire qui agit par vague et des hommes ballottés par le ressac.

Comment forger son identité quand on est au milieu du guet, quand les populations de part et d'autre vous font comprendre que vous n'êtes pas d'ici, quand soi-même on ne s'y retrouve plus très bien ? En trouvant « *un lieu, à l'intérieur de soi, autour de soi, suggère Margaret Mazzantini.*

Un lieu qui nous correspond au moins en partie.

» Cela vaut pour tous les déracinés. La Mer, le matin, de Margaret Mazzantini.

Éditions Robert Laffont, coll.

Pavillons.

133 pages.

15 euros.

Jean-Claude Dreyfus fait le buzz

THRILLER ROMAN ÉTRANGER

J.-M. V.

Brrrr ! Voilà un conseil de lecture givré pour aborder sereinement la fin d'un été caniculaire. Avec Les 13 crimes de Théodem Falls, la toute nouvelle maison d'édition Physalis crée un joli buzz.

Un ovni qui vient assurément troubler l'académisme de cette rentrée littéraire 2012.

Un mélange des genres puisque « *l'auteur de la saga La porte a eu l'idée géniale de demander à Jean-Claude Dreyfus, l'acteur et comédien bien connu, de devenir le personnage principal de son roman !* » s'enthousiasme Bruno Falba, d'origine varoise, directeur de collection de Physalis.

Il en résulte un roman schizophrénique, fruit d'une collaboration de deux ans entre l'écrivain et son modèle, dans lequel Théodem Falls, le double littéraire du comédien, propriétaire du carrousel « *Les divines pagailles* » à Paris, est envoûté par un annuaire des Postes (!) et se transforme en serial killer.

Et on n'est pas loin du grand écran puisque le producteur, réalisateur et scénariste Julien Seri est intéressé par un projet d'adaptation au cinéma...

Avec Jean-Claude Dreyfus dans le rôle de Théodem Falls ! Et l'histoire pourrait aussi bénéficier d'une adaptation en bande dessinée. Les 13 crimes de Théodem Falls, d'Anthony-Luc Douzet.

Édition Physalis.

264 pages. 17,90 euros. « *L'histoire est un mille-pattes, chaque patte veut prendre une direction différente et, au milieu, le corps, c'est nous.*

» Depuis la rentrée, les éditions Robert Laffont battent pavillon italien.

Et voici un roman qui entre en parfaite résonance avec le printemps arabe.

Embarquement immédiat pour un voyage en Méditerranée, au moment où les Italiens ont mêlé leur histoire à celle de la Libye. La Mer, le matin est un roman plein de sincérité sur les migrants, colons d'un jour mis à l'index à l'heure de l'indépendance, même si, entre-temps, ils ont fait prospérer les terres conquises.

On y suit deux mères et deux fils.

L'une fuit, l'autre ne rêve que de retrouver la terre qu'elle a dû abandonner.

Margaret Mazzantini nous parle de l'Histoire qui agit par vague et des hommes ballottés par le ressac.

Comment forger son identité quand on est au milieu du guet, quand les populations de part et d'autre vous font comprendre que vous n'êtes pas d'ici, quand soi-même on ne s'y retrouve plus très bien ? En trouvant « *un lieu, à l'intérieur de soi, autour de soi, suggère Margaret Mazzantini.*

Un lieu qui nous correspond au moins en partie.

» Cela vaut pour tous les déracinés. La Mer, le matin, de Margaret Mazzantini.

Éditions Robert Laffont, coll.

Pavillons.

133 pages.

15 euros.

Des regards sur le monde

Guy PERRAUDEAU

Cette chronique de livres s'ouvre par un petit livre , par les dimensions , mais précieux par les textes qu'il contient. Le journal de Rutka - Janvier Avril 1943 est en effet un petit texte écrit durant l'occupation de la Pologne par les forces armées allemandes, par cette jeune fille polonaise de 14 ans.

Ces pages sont accompagnées par un document explicatif de la soeur de Rutka et enfin suivent des pages sensibles, réalistes et bouleversantes de Marek Alter.

Le texte reproduit est celui d'un carnet sur les pages du quel Rutka écrit depuis le 19 janvier 1943 jusqu'en novembre 1942 (l'année réelle était 1943).

Cette jeune fille juive vivait à cette époque dans un quartier dans la ville de Bedzin où tous les juifs étaient obligés de vivre dans un ghetto que les troupes allemandes entouraient et interdisaient entrées et sorties.

Et la toute jeune auteur de noter presque au jour le jour, les événements qui la prive de liberté de rencontre et parfois de choses désirées.

On est loin du Journal d'Anne Franck, qui vit cachée, tandis que Rutka vit au grand air, mais dans une souricière avec cependant le même destin : la déportation et les camps de la mort.

On notera ces quelques phrases qui en disent long sur cette vie d'enfermée : Je suis fatiguée de cette vie où les jours sont tous pareils les uns aux autres ! (3 mars) ou encore : des enfants pauvrement vêtus tendent la main vers les passants, ils sont les stigmates de la grisaille du ghetto. Rutka, comme sa mère, et sa soeur, mourra dans un camp de la mort.

Elle avait caché son carnet sous une marche d'un perron.

C'est bien des années après, que sa soeur, en mai 2006, s'est rendue à Bedzin pour marcher sur les pas de sa Rutka, et ayant rencontré une de ses amies, elle découvrir le carnet.

Publié, ce texte fut de suite un témoignage essentiel de la vie dans le ghetto juif sous l'occupation.

Le livre publié avec les commentaires de sa soeur,



s'est enrichi de photos de l'époque et d'un texte historique et religieux du célèbre écrivain Marek Halter.

Dépassant le cas de Rutka, celui-ci souligne l'absence de la mémoire sur les souffrances des juifs polonais de cette époque, chez de nombreux compatriotes. Un petit livre émouvant, des pages à lire avec attention.

Un roman qui évoque Paris au XIIIe siècle Le gaucher du diable que nous propose Anne Courtillé , historienne de l'art.

Ce roman est captivant en trois domaines. En premier l'auteur révèle cette fin du Moyen-Age où la vie tourne autour de la royauté.

Avec délectation, l'auteur nous conduit dans un Paris disparu, dans une Cour d'un autre âge , dans une foule déchaînée, et où de petits commerces font vivre de nombreux ménages, depuis le tailleur de

L'Echo de l'Ouest

Extraction : 14/09/2012 00:00:00
 Catégorie : Actualités Régionales
 Fichier : piwi-6-3-1764-20120914-473382175.pdf
 Audience : 26680

pierre jusqu'au fabricant de chandelles votives.

En second on imagine mieux les combines, les astuces, les tours de passe-passe pour que les petits artisans vivent avec leurs foyers.

Enfin et c'est le sujet du roman le personnage principal est la présence constante du Diable et de la sorcière qui peuvent s'emparer du corps et de l'esprit d'un jeune, au point de contrôler toutes ses actions.

En tournant les pages on est emprisonné dans ces diableries qui vont disparaître par la volonté du possédé et l'aide des chanoines.

A remarquer que de nombreuses pages se situent sur la façade de la cathédrale en construction.

Coeur sensibles tournez vite certaines pages, mais sachez que le diable perd la partie. Un court roman La mer, le matin de Margaret Mazzantini traduit de l'italien par Delphine Gachet, entraîne les lecteurs, au cours des trois chapitres à la découverte de familles italienne, et libyenne, qui cherche à fuir leur pays en quête de travail, de vie tranquille et de bonheur.

Mères et fils à travers la Méditerranée cherche à fuir leur pays où la vie n'a plus de sens, car le travail manque et la société est dominée par des idéologies trop impérialistes, sectaires et injustes.

Des pages douloureuses mais réalistes, témoins de notre époque.

Pour nos jeunes lecteurs de 8 à 10 ans, qui ont retrouvé leur classe, nous proposons de découvrir La Révolution française dans un album réalisé pour eux par Gérard Dhôtel et des illustrations de Sébastien Telleschi et Nancy Péna. Le journal de Rutka, éd Pocket, 5 ? environ.

Le gaucher de diable, éd Calmann-Lévy, 20 ?.

La mer, le matin, éd Robert Laffont, 15 ?.

La révolution française, éd Nathan, 6 ?.



SNP Société Neuchâteloise de Presse SA
2001 Neuchâtel
032/ 910 20 01
www.limpartial.ch

Media genre: Print media
Type of media: Daily and weekly press
Circulation: 13'043
Frequency: 6x/week

Topic n°: 841.39
Subscription n°: 1090794
Page: 13
Size: 7'582 mm²

LE LIVRE DE LA SEMAINE



**MARIE-ANNE AEBLY
HURLIN**
LIBRAIRIE
LE RAT CONTEUR
NEUCHÂTEL

«La mer, le matin»

Farid, jeune bédouin du désert de Libye, se voit contraint de quitter son pays, après l'éclatement de la guerre et le décès de son père. En compagnie de sa mère, Jamila, il va devoir traverser la Méditerranée, contre tous périls, dans l'espoir de trouver une terre d'exil, prête à les accueillir.

En Italie, de l'autre côté, Vito se remémore les souvenirs de sa mère, Angelina, née à Tripoli, qui a effectué le même chemin à l'âge de 11 ans avec ses parents, chassés par Kadhafi, plusieurs années auparavant. Le retour dans ce pays qu'elle ne connaissait pas a laissé des cicatrices vives que le temps n'a pas guéries.

En quelques pages, Margaret Mazzantini nous livre un roman émouvant et percutant sur l'exil. Le destin de deux femmes et leurs fils, que la mer sépare mais que l'histoire lie à jamais. Une lecture dont on ne ressort pas indemne.



«La mer, le matin»
Margaret Mazzantini,
Robert Laffont, 133 pages



Feuille d'avis de Neuchâtel

L'Express
2001 Neuchâtel
032/ 723 53 01
www.lexpress.ch

Media genre: Print media
Type of media: Daily and weekly press
Circulation: 20'629
Frequency: 6x/week

Topic n°: 841.39
Subscription n°: 1090794
Page: 13
Size: 7'721 mm²




**MARIE-ANNE AEBY
HURLIN**
LIBRAIRIE
LE RAT CONTEUR
NEUCHÂTEL

«La mer, le matin»

Farid, jeune bédouin du désert de Libye, se voit contraint de quitter son pays, après l'éclatement de la guerre et le décès de son père. En compagnie de sa mère, Jamila, il va devoir traverser la Méditerranée, contre tous périls, dans l'espoir de trouver une terre d'exil, prête à les accueillir.

En Italie, de l'autre côté, Vito se remémore les souvenirs de sa mère, Angelina, née à Tripoli, qui a effectué le même chemin à l'âge de 11 ans avec ses parents, chassés par Kadhafi, plusieurs années auparavant. Le retour dans ce pays qu'elle ne connaissait pas a laissé des cicatrices vives que le temps n'a pas guéries.

En quelques pages, Margaret Mazzantini nous livre un roman émouvant et percutant sur l'exil. Le destin de deux femmes et leurs fils, que la mer sépare mais que l'histoire lie à jamais. Une lecture dont on ne ressort pas indemne.



«La mer, le matin»
Margaret Mazzantini,
Robert Laffont, 133 pages



Sélection

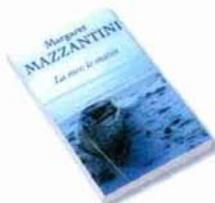
L'Hebdo
1002 Lausanne
021 331 76 00
www.hebdo.ch

Media genre: Print media
Type of media: Consumer publications
Circulation: 45'219
Frequency: 2x/year

Topic n°: 841.39
Subscription n°: 1090794
Page: 14
Size: 49'933 mm²

DÉCOUVERTES

Partir à la rencontre de mondes singuliers. Celui de la finance avec Pascal Guillet, de la maladie avec Cécile Guilbert ou encore de la terre originelle où se mêlent poésie et nostalgie avec Margaret Mazzantini.



LA MER, LE MATIN

Margaret Mazzantini
Robert Laffont
-20%

Il faut une grande élégance pour raconter la douleur de l'exil avec talent. Il faut de la poésie pour évoquer la nostalgie de la terre originelle. Margaret Mazzantini mélange à pleines poignées le sable de l'Italie à celui de la Libye. Des poignées d'amour et de souffrance. Des poignées de mots pour nous ouvrir les yeux sur les voyages périlleux entre les rives de la Méditerranée, quand la mer devient lieu de passage obligatoire pour une terre plus sûre. Un grand roman ciselé par une fine écriture et empreint de nostalgie.

Christine Givet, Payot Genève Chantepoulet



LA SURVIVANCE

Claudie Hunzinger
Grasset
-20%

Quatre murs instables et un toit percé, voici *La survivance*, refuge des avanies du temps qui fuit et des utopies de jeunesse de Jenny et de Sils, deux libraires errants. Les jours s'égrènent au fil des saisons et des lectures ainsi qu'au gré des rencontres imprévues – notamment avec un troupeau de cerfs! Claudie Hunzinger a l'art de nous transmettre en quelques mots l'émotion des petits riens. Tout cela forme un roman fort plaisant, un peu nostalgique, un peu bohème, mais tellement touchant!

Aurélie Sonnay, Payot Lausanne

BIEN VIVRE LIVRES

La Vie aime :  un peu  beaucoup  passionnément  pas du tout



MAZARINE PINGEOT BON PETIT SOLDAT

  **RÉCIT.** On n'a pas forcément aimé ses romans : Mazarine Pingeot a toujours été plus convaincante quand elle écrit sur sa propre histoire, matériau on ne peut plus romanesque il est vrai. Déjà dans *Bouche cousue*, livre paru en 2005, la fille de François Mitterrand racontait une enfance clandestine, à l'ombre du grand homme et de sa famille officielle, avant que n'arrivent le feu brutal des projecteurs et la peopolisation. Ici, elle tient un journal prenant prétexte de la dernière campagne présidentielle pour forer de nouveau les territoires de la mémoire, revenir agacer sa blessure d'enfant illégitime réduite au silence, glorieuse bâtarde d'un Dieu vivant, cachée et

tout à la fois adorée. Pingeot écrit sec, tranchant, insolent, méchant parfois, mais jamais sans humour, ni autodérision salvatrice. Son journal est à la deuxième personne de politesse : « Vous n'êtes pas votre père, ni sa vestale, ni sa porte-parole, ni son sosie, ni sa double », distance qu'elle maintient face à son propre personnage, mais ce « vous » finit par englober aussi son lecteur. Car Mazarine Pingeot aborde avec finesse des interrogations intimes qui nous concernent tous : sur l'identité, la filiation, la transmission, la place de chacun, radiographiant avec un malin plaisir ces exotiques et complexes constructions que sont toujours les familles. ●

JULLIARD, 19 €.

M.C.

E L James Cinquante Nuances de Grey

  **ROMAN.** Peut-être certains s'étonneront-ils de trouver dans les pages d'un hebdomadaire respectable comme *La Vie* la chronique d'un livre estampillé pornographique, fût-ce de la pornographie « douce » – *soft porn*, en anglais... ou même *mommy porn*, de la pornographie pour honnêtes mères de famille –, puisque ce roman est devenu un véritable phénomène de société même dans la puritaine Amérique (32 millions d'exemplaires vendus !). Impossible donc d'éviter la sortie de ce livre mastodonte (à l'aune du marketing qui le précède, et en 3 tomes...), lequel se révèle à la lecture une plaisante romance érotique, épicée, certes,

mais une folle histoire d'amour quand même – la morale est sauve –, truffée de scènes de sexe que la romancière anglaise E L James décrit avec une minutie sensuelle loin de toute vulgarité *hard*. Bon, entendons-nous, ceux qui ne goûtent pas aux mots crus et aux scènes croquignolètes passeront leur

chemin. Les autres seront curieux de découvrir comment une jeune Américaine d'aujourd'hui, Ana Steele, jeune femme vierge de 23 ans, va se donner corps et âme à un mystérieux jeune loup de 27 ans, Christian Grey, PDG déjà riche et célèbre d'une entreprise internationale, qui pilote un hélicoptère rutilant plutôt que de débarquer sur son cheval blanc. Signe distinctif : le prince charmant pratique une sexualité sadomasochiste, tout un univers que la naïve princesse va découvrir en même temps que son propre plaisir, son pouvoir de séduction et de résistance, sa difficulté à accepter le rapport de force, puis sa capacité à obtenir des compromis et à trouver un équilibre – des questions, somme toute, très familières au sein des couples d'aujourd'hui. Et donc une manière plutôt finaude pour E L James de renouveler le bon vieux conte de fées.

JC LATTÉS, 17 € (TOME 1 DE LA TRILOGIE).

M.C.



MARGARET MAZZANTINI LA MER, LE MATIN

   **ROMAN.** « Il y a quelque chose qui n'appartient qu'au lieu où l'on est né. Tout le monde ne le sait pas. Il n'y a que ceux qui en sont arrachés de force qui le savent. » Jamila et Farid, Angelina et Vito, mères et fils, sont de ceux-là. Les premiers tentent de fuir la Libye, dévastée par la guerre. Ils s'embarquent sur un de ces rafiots qui charrient les exilés vers des rivages barbelés. Angelina, elle, a été arabe pendant 11 ans, dans

cette même Libye où ses parents italiens avaient échoué pour échapper à la pauvreté. Puis ils ont été chassés une fois de plus. Un jour, les Italiens ont pu revenir, faire du tourisme. Alors Vito a ramené Angelina à Tripoli. *La Mer, le matin* à cette puissance rare des courts récits qui enserrnent en leur poing levé une vie entière, des vies même, pour en faire le chant universel de tous les exilés, et de chaque déracinement. ●

R. LAFFONT, 15 €. ÉGLANTINE GABAIX-HIALÉ



EN QUELQUES MOTS ► « Je me demande bien comment un libraire sain d'esprit peut imaginer que des gens vont fréquenter sa boutique au motif de lui acheter des téléchargements de fichiers numériques. » Extrait de *Correspondance avec la classe dirigeante sur la destruction du livre et de ses métiers*, de Dominique Mazuet, libraire, aux éditions Delga, 9 €.

DÉPAYSEMENT



Ce superbe roman s'ouvre alors que le narrateur rentre à Palerme, sa ville natale, pour y passer trois jours de vacances chez ses parents après une longue absence. Durant ce séjour, sa volonté est de mesurer les transformations de la ville et, à travers elle, de l'Italie tout entière. Pendant ces soixante-douze heures il va donc observer, écouter et enregistrer, sur la plage, dans la rue et dans les cafés, telle une sonde qui collecte d'innombrables informations avant de les analyser. Mais ce qui s'annonçait comme un simple jeu le conduit assez vite à un constat : Berlusconi. Partout et toujours, à Palerme comme dans toute l'Italie, sur toutes les bouches, tous les écrans et dans les esprits : toujours Berlusconi. D'où la question que notre homme est contraint de se poser : Berlusconi a-t-il créé l'Italie ou n'est-ce pas plutôt l'Italie qui, au fil des années, a créé Berlusconi ? Errance dans une ville lunaire et crépusculaire, *Dépaysement* est un journal intime palermitain qui analyse avec une grande finesse l'ère Berlusconi : brillant, hilarant et salutaire.

Dépaysement de Giorgio Vasta (Éditions Gallimard – Traduit de l'italien par Vincent Raynaud).

LA STATION THERMALE

Qualifié par son auteur de "mélancomique", ce roman a pour cadre l'un de ces lieux conçus pour rendre aux femmes fraîcheur et beauté. Trois femmes et une fillette qui accompagne sa tante vont y passer quelques jours. Hors du monde, loin des hommes, elles s'observent, nouent des liens... et débusquent les secrets de chacune. Lucy, la fillette, ne peut avoir d'autre occupation, puisqu'elle est la seule de son âge dans cet hôtel. Que faire si ce n'est scruter et commenter les faits et gestes des adultes ? Elle est donc une des narratrices de ce récit. La plus âgée, Giuseppina, extravertie et sûre de sa beauté passée, semblable à une "impératrice au ralenti", profite sans réticence des plaisirs du moment. Les deux autres, Lucia et Emma, se posent mille questions, doutent des soins et d'elles-mêmes. Mais ce qui les trouble le plus ce sont les souvenirs et les secrets qui remontent dans cette parenthèse de vie. Comment sortiront-elles de cette "exquise vacance de soi" ? Par un imprévu que l'auteur conduit d'une main de maître...

La station thermale de Ginevra Bompiani (Éditions Liana Levi - Traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont).

LA MER, LE MATIN



En Libye la révolte gronde et, dans un pays en proie à la violence, certains n'ont plus le choix. Il leur faut partir avant d'être tués comme Jamila et son fils, Farid. Ce dernier ne connaît que le désert, la terre de ses ancêtres bédouins. Il n'a jamais vu la mer. Mais Jamila sait que le salut est là, que leur unique chance de survie est d'embarquer sur l'un de ces bateaux qui promettent de les mener en Sicile. De l'autre côté de la mer, vit un autre garçon, Vito, qui ne sait que faire de ses dix-huit ans. Vito est né en Sicile mais sa mère, Angelina, a vu le jour à Tripoli. Pendant onze ans, elle a été arabe jusqu'à ce que Kadhafi en décide autrement... Avec ces parcours croisés à l'heure des révolutions arabes, Margaret Mazzantini s'empare de l'actualité la plus brûlante et développe, en miroir, une intéressante évocation du "rêve africain" qu'incarna la Libye pour l'Italie des années 1930.

La Mer, le matin de Margaret Mazzantini (Éditions Robert Laffont - Traduit de l'italien par Delphine Gachet).

CI-GÎT L'AMOUR FOU



Ce roman irradié par les souffrances de l'amour dépeint l'irrésistible attraction de la jeune Tamar pour la maison de sa voisine où elle contemple à foison les fils si nombreux et, parmi eux, le beau Dolfi, créature inaccessible pour qui se damneraient les jeunes femmes du quartier. Mais Tamar n'est que spectatrice, son corps juvénile ne suscite ni attention ni caresse, et pour elle "l'amour passe au loin". Car son existence est un miroitement de sensations incertaines comme côtoyer Dolfi ou se perdre dans le souvenir d'un frère noyé. C'est la mort énigmatique d'une soupirante du bel éphèbe qui va illuminer sa langueur quotidienne. Tamar se glisse alors dans les pas de la défunte, revit son embrasement et sa souffrance. Elle nous livre sa lecture tourmentée d'un monde dérivant vers de mystérieux abîmes, laissant aux vivants l'inextinguible soif d'éprouver d'identiques vertiges. Un roman ensorcelant porté par une poésie lumineuse.

Ci-gît l'amour fou de Ornella Vorpsi (Éditions Actes Sud - Traduit de l'italien par Nathalie Bauer).

70 % ACRYLIQUE 30 % LAINE

Ce premier roman a pour héroïnes Camelia et sa mère vivant en Angleterre, à Leeds, lieu hostile. Depuis la mort brutale du père, les deux femmes se sont enfermées dans un mutisme absolu, ne communiquant que par un alphabet de regards. Coupées du monde, elles s'adonnent à d'étranges lubies : Camelia récupère dans les poubelles des vêtements neufs qui semblent l'œuvre d'un couturier fou, sur lesquels elle s'acharne pour les "croiser" avec les siens, créant ainsi d'extravagants hybrides, tandis que sa mère photographie des trous en tout genre. Un jour, Camelia fait la connaissance de Wen, un jeune Chinois qui tient une boutique de vêtements, qui la persuade de recommencer ses études de chinois. Les idéogrammes qu'elle dessine parviennent miraculeusement à insuffler un peu de beauté dans sa vie : Camelia retrouve ainsi l'usage des mots, le goût du sens, et l'amour. Un roman cynique, drôle et noir, magnifié par une écriture incisive et poétique.

70 % acrylique 30 % laine de Viola Di Grado (Éditions du Seuil - Traduit de l'italien par Nathalie Bauer).



MOI ET TOI



Le nouveau roman de l'auteur de *Je n'ai pas peur* suit les pas de Lorenzo, l'un de ces enfants que l'on dit "différent". Selon son psychiatre, il souffre d'un sentiment hypertrophique de soi, un "ego grandiose" qui lui vaut d'être en inadéquation avec le groupe – face à quoi ses parents se trouvent totalement démunis. Les années passant, de peur de chagriner sa mère, Lorenzo choisit la fiction. À quatorze ans, il fait semblant d'avoir des amis. Le jour où il monte tout un stratagème pour faire croire qu'il a été invité à skier à Cortina avec trois camarades de classe, il vise au chef-d'œuvre mythomane. Mais il n'aurait pu imaginer qu'une lointaine demi-soeur bousculerait ses plans. Épuisée, Olivia souhaite se dérober au regard des autres, et justement dans la même cave que Lorenzo. Cette cohabitation forcée et difficile pourrait faire voler en éclats les faux-semblants dans lesquels ils ont chacun trouvé refuge... Un très joli roman sur les sortilèges de la fiction et la force du réel dans nos vies imaginaires.

Moi et toi de Niccolò Ammaniti (Éditions Robert Laffont - Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher).



La mer, le matin

de Margaret Mazzantini

Deux mères et deux fils que la Méditerranée sépare. Deux rives, deux pays, deux histoires que l'Histoire avec un grand H relie pourtant.

En Libye la révolte gronde. La guerre éclate. Dans un pays en proie à la violence, en pleine déroute, certains n'ont plus le choix. Il leur faut partir avant d'être tués, comme Omar, le mari de Jamila. La jeune femme part donc avec son petit garçon, Farid, trop jeune pour comprendre la violence des hommes. Farid ne connaît que le désert. La terre de ses ancêtres bédouins. Il n'a jamais vu la mer. Mais Jamila sait que le salut est là, que leur unique chance de survie est d'embarquer sur l'un de ces bateaux qui promettent de les mener en Sicile.

Jamila a donné tout son argent au passeur, elle n'a plus rien, plus rien que cette dérisoire amulette qu'elle a nouée autour du cou de Farid, plus rien que son châle qui le protégera du soleil et du sel, plus rien qu'un peu d'eau qu'elle lui donne goutte à goutte, pour qu'il ne meure pas. Et cette force que le désespoir donne aux mères.

De l'autre côté de la mer, vit un autre garçon, Vito, qui ne sait que faire de ses dix-huit ans. Vito est né en Sicile mais sa mère, Angelina, a vu le jour à Tripoli. Pendant onze ans, elle a été arabe. Avant qu'en 1970, Kadhafi, ayant pris le pouvoir, chasse les colons italiens de cette « quatrième rive » de l'Italie où la faim les avait poussés à émigrer. Elle est partie avec ses parents, qui n'ont jamais pu se sentir chez eux en Italie. Un jour, Angelina a su que les Italiens pouvaient revenir en Libye. Faire du tourisme. Kadhafi était l'ami de Berlusconi. Alors Angelina est retournée à Tripoli avec son fils, Vito, et sa mère, Santa. Angelina a marché sur les traces de son passé, de celui de tous ces Italiens qui ont travaillé la terre de Libye, de ses parents qui avaient repris une petite fabrique de bougies. Elle a même retrouvé Ali, son ami d'enfance. Mais la Libye n'est plus le pays de ses jeunes années, et Ali n'est plus le garçon d'autrefois.

L'été n'en finit pas de s'achever. Vito traîne sur les plages son mal de vivre. Sur la grève, la mer dépose les débris d'un naufrage, les débris d'une histoire. Celle de tous ceux qui ont voulu fuir leur pays mais qui n'accosteront jamais aux rives de l'Italie. Vito ramasse ces vestiges sur la plage. Il sait, il sent qu'il lui faut préserver la mémoire de ces jours terribles. Il colle ses trouvailles sur un immense tableau bleu. Au centre, une de ces amulettes porte-bonheur que les mères arabes mettent au cou de leurs enfants pour les protéger du mauvais sort.

■ Robert Laffont - 144 p. - 15 €





La mer, le matin

par Margaret Mazzantini

En Libye la révolte gronde. La guerre éclate. Dans un pays en proie à la violence, en pleine déroute, certains n'ont plus le choix. Il leur faut partir avant d'être tués comme Omar, le mari de Jamila. La jeune femme part seule avec son petit garçon, Farid, trop jeune pour comprendre la violence des hommes. Farid ne connaît que le désert. La terre de ses ancêtres bédouins. Il n'a jamais vu la mer. Mais Jamila sait que le salut est là, que leur unique chance de survie est d'embarquer sur l'un de ces bateaux qui promettent de les mener en Sicile. Jamila a donné tout son argent au passeur, elle n'a plus rien, plus rien que cette dérisoire amulette qu'elle a nouée autour du cou de Farid, plus rien que son châle qui le protégera du soleil et du sel, plus rien qu'un peu d'eau qu'elle lui donne goutte à goutte, pour qu'il ne meure pas. Et cette force que le désespoir donne aux mères. De l'autre côté de la mer, vit un autre garçon, Vito, qui ne sait que faire de ses dix-huit ans. Vito est né en Sicile mais sa mère, Angelina, a vu le jour à Tripoli. Pendant onze ans, elle a été arabe. Avant qu'en 1970, Kadhafi, ayant pris le pouvoir, chasse les colons italiens de cette « quatrième rive » de l'Italie où la faim les avait poussés à émigrer.

Editions Robert Laffont



LA MER, LE MATIN



En Libye la révolte gronde et, dans un pays en proie à la violence, certains n'ont plus le choix. Il leur faut partir avant d'être tués comme Jamila et son fils, Farid. Ce dernier ne connaît que le désert, la terre de ses ancêtres bédouins. Il n'a jamais vu la mer. Mais Jamila sait que le salut est là, que leur unique chance de survie est d'embarquer sur l'un de ces bateaux qui promettent de les mener en Sicile. De l'autre côté de la mer, vit un autre garçon, Vito, qui ne sait que faire de ses dix-huit ans. Vito est né en Sicile mais sa mère, Angelina, a vu le jour à Tripoli. Pendant onze ans, elle a été arabe jusqu'à ce que Kadhafi en décide autrement... Avec ces parcours croisés à l'heure des révolutions arabes, Margaret Mazzantini s'empare de l'actualité la plus brûlante et développe, en miroir, une intéressante évocation du "rêve africain" qu'incarnera la Libye pour l'Italie des années 1930.

La Mer, le matin de Margaret Mazzantini (Éditions Robert Laffont - Traduit de l'italien par Delphine Gachet).



LA MER, LE MATIN MARGARET MAZZANTINI

Editions Robert Laffont coll. Pavillons. 22 euros

D'un côté, une Libye en guerre qui arrachera à Farid, jeune garçon, son père en même temps que son insouciance. Face à ce chaos, Jamila, sa maman, tentera de fuir vers la Sicile avec lui. Ayant tout perdu sauf l'amour pour son fils et une amulette qu'elle a confiée à Farid, la jeune mère embarque dans ce bateau insalubre pour une traversée dantesque.

De l'autre côté, l'Italie, où Angelina, libyenne d'origine, décide de retourner dans le pays qui l'a vue naître et grandir et qu'elle a dû fuir il y a plusieurs années. Avec son fils Vito et sa mère, elle fera le voyage en quête de la terre de ses ancêtres. Au cours d'une de ses errances sur une plage, Vito trouve parmi d'autres objets, une amulette, celle que portait Farid... Des mères, des fils, des parcours de vie chamboulés par l'Histoire souvent cruelle des hommes.

- Céline

MAKKAI Rebecca Chapardeuse

Lucy, vingt-six ans, fille de réfugiés russes, est bibliothécaire pour enfants à Hannibal, petite ville au fin fond du Missouri. Le lecteur le plus assidu est Ian, douze ans, dont la mère, fondamentaliste anti-gay, surveille étroitement les lectures. Un jour il échappe à sa vigilance et se réfugie à la bibliothèque, bien décidé à fuguer. Désireuse de le sauver, Lucy s'embarque avec lui dans un périple hasardeux et rocambolesque qui les conduit du Midwest au Vermont. Qui fuit réellement ? Qui a kidnappé l'autre ?

Premier roman d'une Américaine, auteur de nouvelles, ce récit est, à la fois, conte, roman d'apprentissage et road trip. Il offre un tableau contrasté d'une Amérique traversée de multiples courants. Truffé de références littéraires – *Le Magicien d'Oz*, *Huckleberry Finn*, *Lolita* – il est aussi l'occasion, pour Rebecca Makkai, de réfléchir sur le pouvoir de la littérature, créatrice d'un monde qui aide à se découvrir, à découvrir les autres, à échapper au quotidien et surtout à se sauver. « Pour une éternité heureuse, un tel monde devrait suffire » dit la narratrice. En permettre l'accès, n'est-ce pas la belle vocation des bibliothécaires ?

A.-M.D. et B.Bo.



- Bibliothèque
- Littérature
- Enfance
- Religion

Trad. de l'anglais
(États-Unis)
par Samuel Todd
Gallimard, 2012
367 p.
(Du monde entier)
ISBN : 978-2-07-013220-1
21 €

MAZZANTINI Margaret La mer, le matin

Farid habite en Libye, aux confins du désert, avec ses parents, Omar et Jamila. À la mort de son père, tué par un milicien, sa mère décide d'émigrer clandestinement en Italie. Parallèlement, Vito et sa mère, Angelina, sont en Sicile. Angelina a été contrainte de quitter la Libye en 1970, elle avait onze ans, lors du coup d'état de Kadhafi. Son fils ne comprend pas sa nostalgie lorsqu'elle lui impose un pèlerinage dans le pays de son enfance. Peut-être trouvera-t-il des réponses à ses questions ? À travers les destinées de ces deux familles, Margaret Mazzantini (*Venir au monde*, Livre du Mois, NB juin 2010) livre une réflexion profonde sur les paradoxes liés au retour dans un pays décolonisé. À l'image des pieds-noirs français, ces Italiens ne sont chez eux nulle part. Malgré quelques longueurs, ce livre se lit bien et laisse une impression douce-amère.

S.L. et M.-H.J.



- Libye
- Italie
- Mère/Fils

Trad. de l'italien
par Delphine Gachet
Robert Laffont, 2012
132 p.
(Pavillons)
ISBN : 978-2-221-13139-8
15 €



La Mer, le matin

de Margaret Mazzantini

C. HÉLIE/GALLIMARD - JIVEZONY MUSIC - DR
Pour fuir la Libye en guerre, Jamila embarque sur le bateau d'un passeur avec son petit garçon, Farid, dans l'espoir de rejoindre la Sicile. De l'autre côté de la Méditerranée, Angelina, qui a été chassée de Tripoli, au Liban, n'a qu'un rêve : revoir le pays qu'elle aime, avec Vito, son fils de 18 ans... Un roman lyrique sur les douleurs de l'exil. **E. Friedmann**
ROMAN. Robert Laffont, 144 pages, 15 €



ET AUSSI

- **Une partie de chasse** Agnès Desarthe (L'Olivier)
- **La Réparation** Colombe Schneck (Grasset)
- **Le Lynx** Silvia Avallone (Liana Levi)
- **La Mer, le matin** Margaret Mazzantini (Robert Laffont)
- **Qu'avons-nous fait de nos rêves ?** Jennifer Egan (Stock)
- **Grand Maître** Jim Harrison (Flammarion)
- **Le Meilleur des jours** Yassaman Montazami (Sabine Wespieser)
- **Lame de fond** Linda Lê (Christian Bourgois)
- **L'Hiver des hommes** Lionel Duroy (Julliard)
- **Les Etrangers** Sandor Marai (Albin Michel)
- **La Vallée des masques** Tarun Tejpal (Albin Michel).